

hebdomadaires, s'ornait de drapeaux, et j'avais la gorge gonflée, serrée. Pauvre Guillaume ! Il s'était si bien battu ! Il était si fier d'être officier français, si fier de son uniforme, de sa croix, de sa fourragère ! Fier, non, mais plutôt content d'un contentement d'enfant. J'ai monté ses cinq étages, pénétré dans cet appartement qui demeurera fameux et qui était en effet bien extraordinaire, Sous une indéchiffable et hautaine peinture de Pablo Picasso, entre deux bougies dont les flammes jaunâtres et vacillantes animaient dans leurs cadres les étranges créations de ses peintres préférés, le corps d'Apollinaire soulevait un monceau de fleurs. Il était entièrement voilé. On n'en distinguait que la masse. Il avait l'air d'être son propre tumulus. Sur l'oreiller, le képi à deux galons tout neuf, qu'il avait acheté juste avant de tomber malade et qu'il n'avait jamais mis, sa nomination de lieutenant n'étant pas encore officielle, brillait comme un objet culturel. Les persiennes étaient closes, mais les fenêtres ouvertes, et la fraîcheur de cette matinée d'automne entrainait avec les cris des étudiants en liesse.... J'ai vécu là une de ces minutes d'écrasement qui, malgré l'inclémence ordinaire du destin, sont rares dans une vie.

J'ai connu Guillaume Apollinaire il y a quinze ans, quelques jours avant de partir pour la caserne. Je l'ai vu pour la première fois dans le sous-sol du café du Rocher, à une de ces soirées poétiques qui étaient d'usage depuis le symbolisme. Il n'avait alors que vingt-trois ans, mais il avait déjà son autorité de parole, son port de tête impérial, et ce charme, cette bonhomie, cette jovialité qui lui faisaient une souveraineté irrésistible. Il fondait le *Festin d'Esope*. Avec Jean Mollet dont le dévouement pour Apollinaire n'a fait que croître, je fis chez les libraires la distribution de la précieuse revue. J'étais, je le confesse, un bien modeste débutant, et les vers d'Apollinaire d'André Salmon et de Nicolas Deniker, me mettaient dans le ravissement et la confusion, je me sentais tout petit près de ces poètes par qui la fantaisie moderne m'était révélée. Pris par le régiment, je ne devais plus revoir Guillaume Apollinaire, qu'à la publication de *L'Hérésiarque et Cie*. En 1911, avec lui, Salmon, Tudesq et ce cher René Dalize dont j'entends encore Apollinaire m'annoncer la mort — c'était à l'offensive du 16 avril — nous fondions les *Soirées de Paris*. La belle, la charmante époque ! Elle est loin. D'autres vont être à leur tour insouciantes et joyeux. Je ne les envie pas. Ils n'auront pas parmi eux un Guillaume Apollinaire.

Aucun homme de notre âge n'a soulevé autant de colères, fait ricaner tant de gens. Il avait contre lui toute la Bêtise, toute l'Ignorance, toute la Routine. De quoi ne l'a-t-on pas accusé ? Mais il lui suffisait de paraître, de sourire, et, tels les fauves d'Orphée, ses contradicteurs se mettaient à ramper et à ronronner. J'ai vu cela cent fois.

Toutes les opinions sont libres et personne n'est forcé d'aimer la peinture des cubistes. Que de discussions j'ai eues à ce sujet avec Apollinaire ! Il disait qu'il était de son devoir de les soutenir tous et je n'en goûtais que quelques-uns. Ce qui est odieux, c'est de voir aujourd'hui les adversaires d'Apol-